

**EN COMMINGES,
UN PONT SUR LA PIQUE,
UN BARRAGE SUR LE GER,
TRACES D'EXPLOITATIONS
FORESTIERES DU XVII^e SIECLE**

MICHEL BARTOLI

Les ruines du barrage construit en 1667 sur le Ger pour le flottage de mâts issus de la vallée de Couledoux
(Photo : M. Bartoli)

Les coupes qui ont conduit à l'extraordinaire chemin de la mâturation de la vallée d'Aspe ne nous concerneront pas ici, elles ont eu lieu à la fin du XVIII^e siècle. Les admirables travaux de génie civil qu'elles nécessitèrent, sont bien connus. Ce qui l'est moins, c'est leur impact dévastateur : en 1820, le célèbre Dralet, conservateur des Eaux et Forêts à Toulouse, constate : « les forêts du Paq et de Bénou qui, depuis 1758 jusqu'en 1773, furent exploitées avec un grand succès pour la mâturation de Bayonne, ne renferment plus que des arbres rabougris et des broussailles »¹.

A la fin du XVII^e siècle, notre guide ne peut être que Louis de Froidour que nous ne présentons plus aux lecteurs de *Pyrénées*. Par ses grands reportages (c'est-à-dire, à l'automne 1667, ses très célèbres lettres à Julien de Héricourt, son procureur resté à Toulouse) ou ses règlements sylvicoles, il est le seul de ce temps à bien décrire les techniques d'exploitation des forêts pyrénéennes. Avec lui, intéressons-nous à deux chantiers lancés pour récolter des sapins du Comminges. Pas n'importe quels chantiers : chacun a laissé des traces. Dans un cas une trace nette dans la toponymie locale, dans l'autre cas, des ruines encore imposantes mais bien cachées.

À Luchon, un pont qui rappelle un marchand de bois de Toulouse

Quand l'exploitation des sapinières était facile et leur fertilité bonne, Froidour choisissait d'y faire des mâts ou des poutres. Mais dans les sapinières « *d'où il est impossible de tirer les gros arbres en poutres* », mais de bonne fertilité, il faisait « *établir les coupes des rouls, dont on fait les planches* »². Les « rouls » étaient des billons de longueur assez faible, écorcés, rapprochés de couloirs dégagés d'obstacles puis lancés et, à l'arrivée, sciés directement en planches à l'aide des moulins à scie. Les couloirs de lançage ainsi décrits par Froidour : « *des sentiers où l'on ne fait que jeter le bois et il descend ensuite par son propre poids jusqu'en bas* »³.

¹ Page 52 de son *Traité des forêts d'arbres résineux et des terrains adjacents sur les montagnes de la France*. Toulouse, Viesseux, 1820, 271 p.

² Arch. dép. Haute-Garonne, B E&F Cges 477, f° 68 v°.

³ En 1899, regroupant des articles parus dans différents numéros de la *Revue de Gascogne*, Paul de Castéran fait paraître un ouvrage *Les Pyrénées centrales au XVII^e siècle. Lettres écrites par M. de Froidour à M. de Héricourt et à M. de Médon*. Nos citations proviennent d'une des lettres écrites à M. de Héricourt depuis le Comminges durant l'été 1667. L'original est le manuscrit 643 de la bibliothèque municipale de Toulouse dont nous reproduisons des parties plus loin. Ici, Castéran, p. 68.

A la mi-septembre 1667, Froidour visite les sapinières qui sont en amont de Bagnères-de-Luchon où « *il y a des arbres suffisamment pour entretenir des mâts toutes les flottes du roi* »⁴. Mais le long de la rivière de la Pique « *et des ruisseaux qui la forment, [il y a] vingt moulins à scie qui ont incessamment travaillé et qui travaillent incessamment* ». Ils y ont été installés par un marchand de bois de Toulouse, Ravy (ou Ravi), qui avait acheté « *la coupe de tous leurs bois en huit années aux habitants de Bagnères, et ceux de la vallée du Larboust en sept, moyennant une somme de vingt mille livres [300 000 €]* »⁵. Froidour fait immédiatement cesser cette coupe, vendue et exploitée illégalement, « *si bien que dans deux ou trois ans au plus, tout aurait été à bas* ». Pour faire passer les billons de sapin d'un côté à l'autre de la Pique, Ravy avait dû faire construire un pont. L'ouvrage en pierres qui l'a remplacé plus tard et même la plaine voisine portent toujours son nom ! Parmi les skieurs de Superbagnères qui le franchissent pour monter à leur station préférée, qui connaît l'origine de ce toponyme ? L'énorme chantier - d'immenses coupes et vingt scieries ! - ont suffisamment frappé les esprits pour que demeure vivant le nom d'un des « *marchands de la ville de Toulouse trafiquant les bois des Pyrénées* »⁶ comme le Parlement lui-même nomme Ravy et ses collègues, le 4 juillet 1679.

Et qui sait que ce débit en rouls sciés en bas des couloirs a perduré longtemps dans les Pyrénées ? En 1876, un inspecteur forestier d'Argelès pouvait toujours écrire que « *en raison de la difficulté des transports, les produits doivent être débités sur place au moyen de scieries temporaires établies à proximité de la forêt* ». Dans le n° 207 de *Pyrénées*, nous avons présenté les scieries hydrauliques installées du XVII^e au XIX^e siècle à Cauterets. Revenons un instant sur ces minuscules scieries, aux ruines parfois toujours bien visibles, qui utilisaient l'énergie de petites chutes d'eau artificielles ; avec une capacité de quelques centaines de m³ par an, elles débitaient planches et chevrons. Des poutres étaient sciées uniquement quand le billon était facile à approcher sans être trop découpé et la poutre commodément transportable sur le lieu d'utilisation.

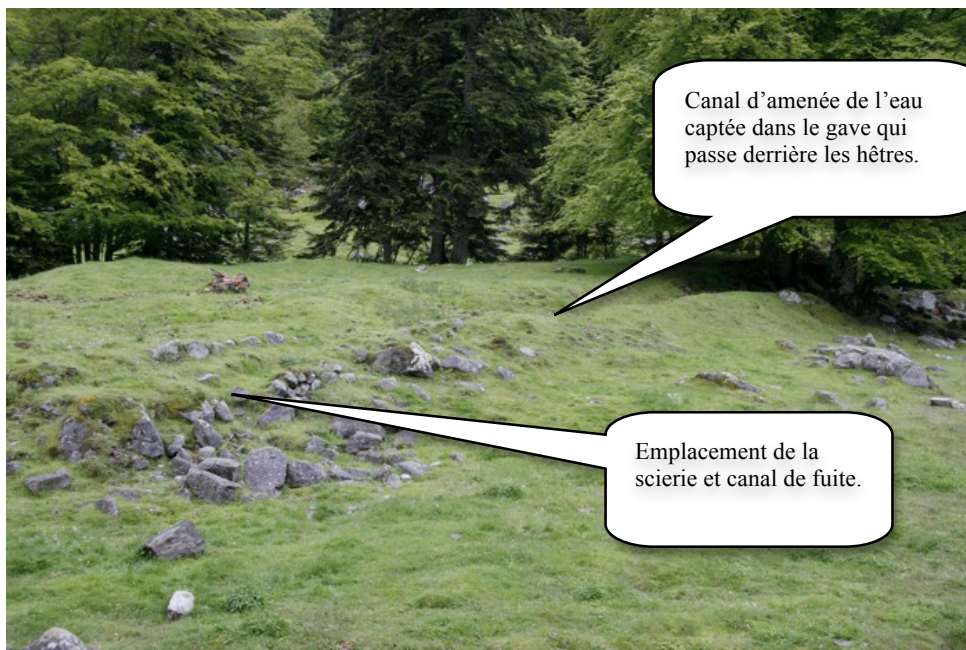


Figure 1 : Les ruines d'une ancienne scierie hydraulique du XVII^e/XVIII^e siècle à Cauterets (en aval de la Fruitière). (Photo : M. Bartoli)

Et jusqu'à ce que les grands tricâbles forestiers (voir *Pyrénées* n° 211) ne viennent charger les grumes en forêt pour les transporter aux routes des vallées, les possibilités techniques de bouger des gros arbres n'avaient pas évolué. Jusque dans les années 1920, ils étaient tronçonnés - mis en rouls - sur les coupes les plus difficiles à lancer. Une belle photo de 1907 montre ce qu'il en était ; elle illustre le texte qui la suit. Dans quelques massifs (ici, en bordure du massif de l'Ardiden au droit du pont de Sia, la sapinière de Naubasséoube de la forêt syndicale de la vallée de Barèges), rien dans les méthodes d'exploitation n'avait changé depuis Froidour.

⁴ Pour ce paragraphe, sauf dernière citation : Castéran, p. 114.

⁵ De façon approximative, mais estimée comme un bon ordre de grandeur, nous considérerons qu'une livre vaut 15 €.

⁶ Arch. dép. Haute-Garonne, B E&F Cges 477, f° 66 r°.



Figure 2 : En 1907, cette sapinière de la forêt syndicale de la vallée de Barèges dans la partie haute d'un versant, vient d'être équipée d'un chemin horizontal (au premier plan à gauche) qui va permettre d'approcher les « rouls » - le personnage est assis sur l'un d'eux - d'un couloir de lançage. Sur le chemin, des vaches ou des mules les tireront. (Source : Arch. dép. Hautes-Pyrénées, 14 Fi. Photo H. de La Hamelinaye)

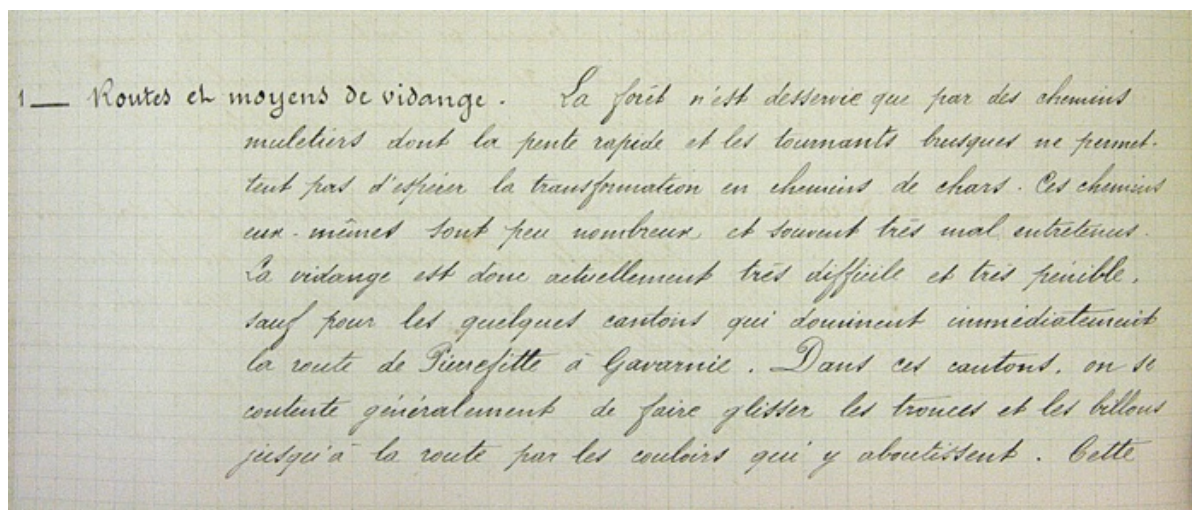


Figure 3 : Routes et moyens de vidange – « La forêt n'est desservie que par des chemins muletiers dont la pente rapide et les tournants brusques ne permettent pas d'espérer la transformation en chemin de chars. Ces chemins eux-mêmes sont peu nombreux et souvent très mal entretenus. La vidange est donc actuellement très difficile et très pénible, sauf pour les quelques cantons qui dominent immédiatement la route de Pierrefitte à Gavarnie. Dans ces cantons, on se contente généralement de faire glisser les troncs et les billons jusqu'à la route par les couloirs qui y aboutissent ». (Source : Arch. dép. Haute-Garonne, 2557 W 7. Photo : M. Bartoli)

Un barrage et un « Plan du Rey » à Couledoux

Quand Froidour arrive à Toulouse, il lui est facile d'aller voir sur la Garonne les radeaux de sapins des forêts descendant du haut Comminges ou du val d'Aran espagnol. Mais aucun mât n'était encore descendu des Pyrénées par cette voie d'eau. Dès 1665, initiée par Colbert, une visite des sapinières proches du fleuve avait eu lieu et permis d'y voir une possibilité de trouver des sapins permettant d'en tirer ce mythique produit. Claude Pellot, l'intendant de Guyenne⁷, avait alors chargé un nommé Boisgion de rendre le Ger flottable. Le chantier avait commencé en mai 1666, Boisgion s'étant engagé à livrer 500 mâts « dont le moindre doit avoir 80 pieds de longueur, tous bien choisis avec le moins de nœuds que faire se pourra, bien garnis au petit bout et coupés en bonne saison et bonne lune »⁸. Un grand mât était une grume énorme dont Froidour fournit les dimensions. Pour

⁷ Le Comminges était en Guyenne mais, dépendant du parlement de Toulouse, était inclus dans les pays pour lesquels Froidour était commissionné.

⁸ Pour tout ce chapitre, Castéran, p. 65 à 69.

les plus gros : 30 palmes de tour soit 2,10 m de diamètre et 80 pieds soit 27 m de long avec une forte découpe au petit bout. Chaque pièce sera payée, « rendue Garonne », 500 livres soit 7 500 €. L'entreprise se terminera très mal : en 1671, Boisgion est accusé d'ajouter des bois à son profit, il finit par être incarcéré pour dettes.

500^l chacun. Et ceux qui auront 28, 29 et 30 palmes de tour mesurés aussi à 15 pieds au-dessus du talon et qui auront de longueur depuis 84 pieds jusqu'à 88 inclusivement et de dix palmes de diamètre, à la somme de 500^l chacun, Les plus grands mâts

Figure 4 : « ... 400 livres chacun. Et ceux qui auront 28, 29 et 30 palmes de tour mesurés aussi à 15 pieds au-dessus du talon et qui auront de longueur depuis 84 pieds jusqu'à 88 inclusivement et de dix palmes de diamètre, à la somme de 500 livres chacun. Les plus grands mâts... ». (Source : Bibl. mun. Toulouse, ms 243, p. 170.)

Le Ger est un petit torrent, affluent de la Garonne en aval d'Aspet qu'il traverse. A la fin du XVII^e siècle, il passe dans des zones encore non exploitées car non desservies par une rivière flottable alors que tout ce qui était facile de sortie dans le bassin de la Garonne avait été coupé. Froidour visite un gros chantier de 300 personnes. Il s'agissait d'élargir le lit, de le débarrasser des rochers, de casser des virages et d'y créer « un grand réservoir d'eau au moyen d'une écluse ».

comme l'on va à l'écluse, et y fuy
comme cette rivière de l'écrou plate
sans de grand de secours d'eau
ne peut point passer et y est d'écrou
flottable, on s'est résolu de faire
à la tête de la rivière au lieu le
plus commode que l'on a pu trouver
le grand réservoir d'eau au moyen

...couvert les travailleurs. Et, enfin, comme cette rivière est fort plate et, sans de grands secours d'eaux, ne peut point être en état d'être flottable, on s'est résolu de faire à la tête de la rivière, au lieu le plus commode que l'on a pu trouver, un grand réservoir d'eau au moyen d'une écluse dont on creusait le fondement lors de mon arrivée et toutes les matières

Figure 5 : « couvert les travailleurs. Et, enfin, comme cette rivière est fort plate et, sans de grands secours d'eaux, ne peut point être en état d'être flottable, on s'est résolu de faire à la tête de la rivière, au lieu le plus commode que l'on a pu trouver, un grand réservoir d'eau au moyen d'une écluse dont on creusait le fondement lors de mon arrivée et toutes les matières ». (Source : Bibl. mun. Toulouse, ms 643, p. 184-185)

Une telle « écluse » était un barrage équipé d'une lourde vanne centrale que l'on ouvrait pour laisser passer les arbres puis pour permettre un important lâcher d'eau - une « éclusée » - pour les faire avancer dans le lit de la rivière. Froidour décrit comment sont minés les rochers. Il explique qu'il faut une forge à chaque extrémité du chantier pour entretenir les « aiguilles » - les barres à mine - et les marteaux qui les frappent au fur et à mesure qu'elles sont tournées dans la roche à perforer pour y mettre la poudre. Qu'il faut du charbon de bois pour ces forges et du bois pour faire ce charbon... Au final, on a là un magnifique documentaire, plein de bruits et de fumée. Froidour est discrètement fier de donner un conseil lorsque les premiers essais de flottage auront lieu : ne pas utiliser, comme prévu, les plus gros mâts mais « de commencer par faire descendre quelques poutres et les plus petits mâts parce que quand une fois ils en auraient fait passer un, ce sera assez pour faire voir que la chose sera possible » sans avoir à décoincer très difficilement les arbres plus gros. Il estime également qu'il faudra construire « tout au moins 5 ou 6 écluses ». L'écluse vue par Froidour barrait la rivière dans une gorge, juste à l'aval d'une plaine, ce qui permettait un très important stock d'eau à lâcher d'un coup. Il ne semble pas que les autres écluses conseillées par le commissaire réformateur aient été construites.

A propos des mâts de marine

Revenons sur les étonnantes dimensions des plus grands mâts : 30 palmes de tour soit 2,10 m de diamètre à hauteur d'homme pour les plus gros, 25 palmes soit « seulement » 1,80 m de diamètre pour les plus petits, tous destinés aux plus grosses unités de la Marine royale. Les exploitations entraînent alors dans des forêts vierges. Et si des coupes avaient eu lieu, ce n'était pas ces arbres qui avaient été exploités, il a fallu le marché des mâts pour que l'on songe à le faire. De plus, il n'était possible d'extraire que les arbres bien situés par rapport aux rivières. La ressource de ce type fut épuisée en 150 ans dans les forêts des vallées de la Garonne et d'Aure, cette dernière disposant en outre de bois de bonne qualité⁹.

En valeur absolue, les prélèvements en mâts n'étaient pas si considérables que ça : 50 à 100 par an pour toute la vallée d'Aure. Car les si gros arbres n'étaient quand même pas nombreux. Dès le tout début du XVIII^e siècle, des forêts auroises furent qualifiées d'épuisées pour ce type de produits. Et ailleurs, on dut se contenter de mâts plus petits. N'oublions pas de dire que ceux des Pyrénées ne furent jamais appréciés des officiers de marine dont les vaisseaux en étaient pourvus et qui leur préférèrent toujours les pins baltes. On leur reprochait leur manque de hauteur qui rendait nécessaire des assemblages délicats et leur manque de durabilité.

Seuls les endroits éloignés continuèrent à porter des sapins aussi gros. La conjonction de trois éléments les fit disparaître des Pyrénées au cours, seulement, du XX^e siècle :

- 1° À partir des années 1920, les tricâbles permirent un accès « facile » aux vallées suspendues et aux cantons les plus reculés. En vallée d'Ossau, un record de longueur de 13 km (en ligne droite) montre qu'aucune zone, aussi éloignée soit-elle, ne resta inexploitée.
- 2° L'invention, à la fin des années 1930 par une entreprise béarnaise, d'une poulie et d'un embrayage nouveaux qui permettait à un petit moteur accroché à un arbre de haler des charges énormes sans patinage. Dans des forêts béarnaises, de 1930 à 1950, il était encore fréquent d'observer des sapins de plus de 2 m de diamètre dans les parties non sollicitées par la marine à la fin du XVIII^e siècle.
- 3° L'obligation faite dans le cahier des clauses d'avoir à abattre tous les arbres martelés. Or ces monuments étaient systématiquement marqués pour faire « de la place à la jeunesse ». A défaut d'être vidangés, ils étaient donc au moins abattus, la vigilance des gardes étant fort stricte pour les récollements et pour vérifier l'abattage de toutes les tiges, celles-ci étant faciles à repérer.

Des arbres susceptibles de faire des mâts au XVII^e siècle disparurent ainsi des Pyrénées dans les années 1950

⁹ Une route forestière permettant d'approcher les mâts de la Neste d'Aure fut ouverte dès 1692 dans la vallée de Couplan, desservant une partie de la forêt d'Aragnouet (Hautes-Pyrénées).

seulement. Il n'y a donc rien d'étonnant au fait que le sieur Boisgion se soit lancé dans les très gros travaux du Ger : la ressource existait. Froidour est « sûr que l'entreprise réussira. [...] La raison est qu'il faut considérer que le bois ne leur coûte rien. Les frais d'abattage ne sont point à considérer, il n'y a que ceux du travail et de la navigation »¹⁰. Il est prévu que l'entrepreneur perçoive 200 000 livres (3 000 000 €) pour livrer 500 mâts. Précisons que pour en enlever un, il fallait abattre de très nombreux autres sapins qui allaient servir de glissières car on ne se risquait pas à lancer les arbres sans précaution. Des sapins plus petits partaient, vers d'autres utilisations pour la Marine. Les hêtres faisaient des rames et, s'il y en avait, les buis des poulies ; on comprend là mieux la remarque de Dralet citée dans l'introduction.

De ce chantier subsiste la très belle ruine du grand barrage dont Froidour avait vu le début de la construction. Il s'agit d'un ouvrage encore imposant : 8 m de haut et plus de 3 m d'épaisseur à la base (vignette et fig. 6).



Figure 6 : Aujourd'hui éventré, le barrage ayant facilité le flottage des mâts sur le Ger vers 1667-1670 forme une ruine assez impressionnante. (Photo : M. Bartoli)

Cette ruine est immédiatement voisine d'un mur de maison encore assez visible depuis la route départementale 85. La citation de la figure 5 commençait par « couvert les travailleurs » ; il s'agit de la fin de la phrase suivante : « Il y a aussi des charpentiers employés à faire quelques méchantes maisons pour ceux qui ont la direction des travaux et même pour mettre à couvert les travailleurs ». Le mur est certainement un reste de la maison de la direction des travaux, également destinée à ceux qui auront à faire fonctionner l'écluse.

Comme à Luchon, la toponymie a-t-elle conservé trace de ce très gros chantier destiné à fournir des mâts à la Royale ? Plus au sud de la commune de Couledoux, aujourd'hui administrativement associée à celle de Boutx, un lieu-dit « Plan dou Rey »¹¹ se trouve tout près du hameau de Couéu. S'il était situé au niveau du barrage-écluse, nous aurions certainement là un nouveau bel exemple de travaux d'exploitation forestière du XVII^e siècle ayant donné son nom à un lieu-dit. Sauf document d'archive, connu d'un historiographe du canton d'Aspet ou de la commune de Couledoux, nous montrant ce lien entre la coupe des sapins pour le roi et le toponyme, nous penchons plutôt pour une explication par déformation d'un mot gascon. En français, sauf dans les mots croisés, on ne dit plus guère « orée », ce qui veut dire « limite ». Le gascon utilise le même mot, « ouralha » ou « ouràu »¹². Il est bien plus valorisant de couper « plan d'ourey » en « plan dou rey ». Mais de quelle limite s'agirait-il alors ? Trois communes, Couledoux, Boutx et Melles se rencontrent là. Le nom d'ourey convient très

¹⁰ Castéran, p. 69.

¹¹ Cette mention cadastrale s'est transformée en « Plan du Rey » sur la carte IGN.

¹² Simin Palay, 1961. *Dictionnaire du béarnais et du gascon moderne*, éd. du CNRS, 1005 p.

bien à ce type de proximité. C'est l'hypothèse que formule aussi Jean-Claude Dinguirard dans sa thèse d'ethnolinguistique sur cette petite région des Pyrénées : « *l'allusion au roi étant sans doute, ici comme en bien d'autres cas, simple désignation de frontière, de limite administrative* »¹³.

Sa thèse est intéressante sur un autre point car, pour les habitants, cet épisode commence à être « *intégré aux légendes locales* » où Boisgion – très imbu de lui-même - et sa femme sont devenus de brumeux « Senhor » et « Senhora » propices à tous les développements des veillées d'avant la télévision.

Pour notre part, dans le haut Vivarais, - nous voilà loin des Pyrénées -, nous connaissons le « chemin du roi ». Désormais ténue mais toujours présente sur les cartes IGN où elle est ainsi nommée, dans un âpre relief, il s'agit de la trace de la route forestière qui reliait la sapinière de Bauzon et l'Ardèche : Froidour en avait contrôlé et admis son tracé, fait préparer le devis et adjudgé (puis fait payer) les travaux en novembre 1667. Ce chemin était donc vraiment royal !

Peut-être les lecteurs de *Pyrénées* connaissent-ils d'autres traces de chantiers d'exploitation, eux pyrénéens, vus par Froidour ?

¹³ Jean-Claude Dinguirard, 1976. *Ethnolinguistique de la haute vallée du Ger*. Thèse. Univ. Toulouse le Mirail, 547 p. Citations : p. 330-331 et 333-334.